Document generated on 06/05/2025 9:54 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Verly Dabel, Daniel Grenier, Fernand J. Hould

Michel Lord

Number 148, Winter 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68042ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lord, M. (2012). Review of [Verly Dabel, Daniel Grenier, Fernand J. Hould]. *Lettres québécoises*, (148), 38–39.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

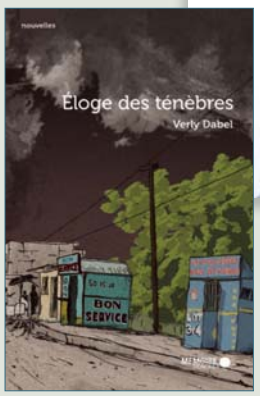
par MICHEL LORD

✪✪✪

VERLY DABEL
Éloge des ténèbres
Montréal, Mémoire d'encrier, 2012, 165 p., 19 $.

Une déchirante petite noirceur

Il est heureux que des éditeurs québécois accueillent des écrivains haïtiens, surtout quand ils sont de la trempe de Verly Dabel, dont Georges Anglade disait qu'il était « le principal héritier du genre *Lodyans* [l'audience], narration proprement haïtienne, proche de la tradition des contes populaires » (communiqué).



VERLY DABEL

Le présent recueil, précédé de trois autres parus en Haïti, dont *La petite persécution* (2007), s'affiche comme un recueil de *nouvelles*, dédié entre autres à Georges Anglade, victime du tremblement de terre de janvier 2010. Il y a bien inclusion d'une certaine oralité, avec des passages en créole, mais les récits sont résolument nouvellistiques, menés la plupart du temps par un certain Richard, originaire de Ouanaminthe (Haïti), comme l'auteur, ce qui n'en fait pas nécessairement des biofictions.

Les dix nouvelles, toutes de bonne longueur, offrent des tableaux de la vie à Port-au-Prince et dans d'autres villes et villages de l'île antillaise. Toutes réalistes, elles font des incursions dans le magique, surtout dans la croyance populaire, mais toujours pour en déconstruire la probabilité. Ainsi, dans « Le zombie de Delmas », monsieur Richard, le narrateur, perd Dieubon, le gardien de sa propriété, tué par la police et remplacé par son jumeau identique, Dieujuste, en qui les voisins croient voir le zombie, le fantôme de l'autre. Richard apparaît alors aux yeux de la populace comme « un sorcier redoutable » (p. 18), ce qu'il n'est évidemment pas. L'opposition entre croyance et scepticisme est encore plus prononcée dans « Superstitions », dans laquelle le narrateur, résolument d'« esprit cartésien », finit par convaincre un ami, « brillant lodyanseur » qui croyait dur comme fer à « ses histoires toujours teintées de surnaturel » (p. 100).

À l'image de ce pays dévasté par ses propres élites et la nature elle-même, la misère prévaut dans de nombreuses nouvelles, bien que les personnages cherchent à s'en sortir. Mais ils font fausse route, encouragés par des prêtres vaudou véreux, des policiers et un pouvoir corrompus. La critique sociale se fait ainsi constante, car cette peinture de mœurs est loin d'être innocente. Ponctuellement, le texte écorche ceux qui, comme un certain président, créent « le regroupement politique dénommé Chacun Pour Soi » (p. 128) dans un monde où les gens « rest[e]nt bras croisés à attendre que le Blanc vienne reconstruire le pays » (p. 37).

La littérature elle-même en prend pour son rhume « dans un pays où l'on avait recensé plus d'écrivains que de lecteurs » (« Les brasseuses de la Saint-Louis », p. 76). (Cela pourrait se moduler sur un air québécois…) La place infime qu'elle occupe est illustrée dans une nouvelle ironique, « Le coup des *bayakou* », ce dernier mot signifiant « vidangeur » et renvoyant au titre d'un livre de l'écrivain Roland Saint-Georges qui, proche du pouvoir présidentiel, « parle de nettoyage, [de] *lavalas* qui nettoie tout ce qui est mauvais sur son passage » (p. 21). Malheureusement, l'armée finit par vidanger le gouvernement, et par « renvoyer le président à ses prières » (p. 33), allusion sans doute au célèbre ex-prêtre-président Aristide.

On comprend donc que le titre est à la fois juste mais aussi antithétique, Verly Dabel peignant un univers où règnent les ténèbres, mais dont il est loin de faire l'éloge. Il s'agirait plutôt d'une dénonciation radicale menée dans la clarté d'une écriture limpide.

✪✪✪

DANIEL GRENIER
Malgré tout on rit à Saint-Henri
Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2012, 254 p., 24,95 $.

Rire jaune

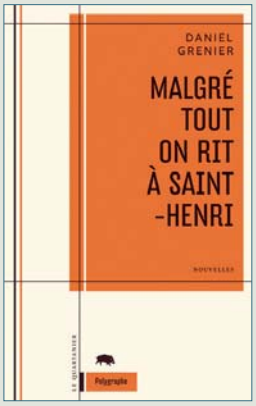
Pour son premier livre, Daniel Grenier fait preuve de beaucoup d'esprit, cela dès le titre ironique de son recueil de nouvelles, car si le lecteur y trouve son compte – sans rire trop fort toutefois –, les acteurs rient fort peu. Ils parlent par contre de manière tonitruante.

D'une facture très élaborée, l'ouvrage contient 32 textes, dont des nouvelles en bonne et due forme, ainsi que des séries de textes très brefs sous-titrés « Portrait », « Anecdote », « Errance » et d'amusants et inquiétants « Entendu à Saint-Henri ». Une véritable galerie de manières et de genres brefs, à la fois très écrits et très oraux.

Grenier fait ainsi feu de tout bois dans la plupart de ces textes fragmentés où le langage de la rue tient souvent la vedette. Le joual se mêle allégrement à la langue châtiée. Dans la même page, on trouve ceci : « Elle m'écoutait avec un mélange d'oreille distraite et de fonction phatique hyper efficace, qui me donnait le goût de poursuivre et d'en mettre. » Puis ceci : « Fuck, te rends-tu compte […] son CV […] il l'a envoyé à genre cinquante-deux compagnies […] elle est genre serveuse […] fucking loin de chez elle […] estie. » (« Les mines générales », p. 117) Tout cela dans une nouvelle par ailleurs fort bien développée et qui fait 40 pages bien tassées sur les rapports entre un jeune Montréalais et une famille d'origine brésilienne qu'il aide à se sortir des ennuis qu'on fait souvent aux immigrants. Il y a en ce sens toute une faune urbaine dans ce recueil, le quartier Saint-Henri étant à lui seul un univers et un monde profondément transformé depuis le *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, où le bonheur était aussi rare que dans *Malgré tout on rit*…

DANIEL GRENIER

Il reste que le livre est un bonheur de lecture en raison de son écriture elle-même, très vivante, nourrie à toutes les sources et pas uniquement aux racines populaires, bien que ce soit ce dernier aspect qui m'ait le



plus frappé, comme si on se retrouvait parfois un peu dans le monde de Michel Tremblay transposé dans l'ouest montréalais au XXIe siècle.

Daniel Grenier se montre ainsi fin observateur de la vie des gens, de leurs tics de langage, de leurs drames intimes. De la vie publique aussi, avec ses scènes de rue, de métro, de bar. Souvent le narrateur est un écrivain ou un conteur qui s'acharne sur son œuvre avec plus ou moins de succès et qui s'interroge sur la manière de conter : « Des fois, si tu veux raconter comme il faut, tu peux utiliser les mots corrects, parce que ces mots-là veulent pas dire ce que tu veux dire. Mais on s'en sacre, c'est pas de ça que je voulais te parler. Faque [...]. » (« Chambre 108 », p. 222) Ce mot, « faque », et bien d'autres expressions du même type, ainsi que les sacres les plus québécois, ponctuent le texte et lui donnent cette coloration, cette vivacité si particulière, dans les conversations et les monologues intérieurs, contribuant à produire un effet de réel, de véridicité que j'apprécie beaucoup, mais que des puristes trouveront sans doute impur ou indigne. Ils auront tort.

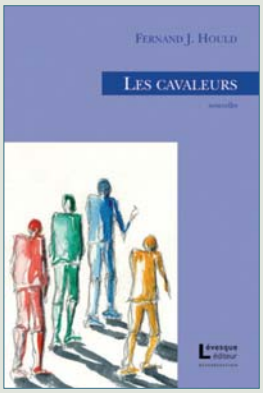
✪✪

FERNAND J. HOULD
Les cavaleurs
Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, 105 p., 20 $.

Une galerie de curieux portraits

Décoré, savant, Fernand J. Hould a le mérite de n'accepter aucun repli. Après sa retraite de la médecine spécialisée et du haut fonctionnariat, en plus d'une maîtrise en histoire, voilà que l'octogénaire s'offre une première œuvre de fiction.

Les six nouvelles, portant toutes un prénom d'homme comme titre, racontent des aventures amoureuses de « cavaleurs », de ce type d'hommes, rappelle l'auteur citant *Le Petit Larousse* « qui recherche les aventures amoureuses ». D'« Alexis » à « Sébastien », en passant par « Christophe », « Romain », « Christian » et « Théodore », le schéma se reproduit avec des variantes surtout circonstancielles et spatiales. Québécois ou Montréalais, des professionnels, médecins, fonctionnaires, sortes d'étranges *alter ego* de l'auteur, rencontrent une belle étrangère sur place ou en voyage. La plupart des aventures tournent court et, curieusement, les nouvelles n'évoquent chaque fois qu'une seule femme dans la vie de ces hommes, tous célibataires. Sans doute est-ce là un désir de restreindre l'économie de la nouvelle, suggérant sans le dire que l'homme en a vu d'autres. Mais normalement, un cavaleur est une sorte de Casanova qui en mène large, alors qu'ici les destinées paraissent plutôt étriquées. C'est sans doute la raison pour laquelle les finales donnent dans le dysphorique. Dans la première nouvelle, Alexis se fait prendre au piège, une belle Finlandaise, de manière insensée, l'envoyant chercher de l'alcool en voiture dans le pays qui a « la plus sévère de toutes les lois du monde pour les délits d'alcool » (p. 22). Résultat : un mois de prison et la belle disparue à jamais. Christophe tombe amoureux d'une jeune comédienne parisienne dans une aventure qui débouche sur rien. Romain, médecin spécialiste à Québec, n'a aucune chance avec une autre belle Parisienne qui finit par lui envoyer un recueil où elle lui révèle « ce pourquoi [elle n'a] pas fait l'amour avec [lui] » (p. 40). Il ne lira jamais le recueil. Christian, fonctionnaire



fédéral dans la soixantaine, prévient la jeune femme rencontrée dans une cafétéria qu'il est cardiaque. Au cours des ébats, voilà la crise. Il se retrouve fin seul à l'urgence. Théodore, critique musical, ne peut même pas passer à l'acte avec sa belle musicienne à Paris, le mari jaloux les attendant à la porte de l'hôtel où ils s'apprêtent à entrer pour faire ce qu'on sait. Quant à Sébastien, il ne connaît que l'aventure d'un soir en Suisse avec une collègue de la fonction publique fédérale.

Il est probable que la formule choisie forçait l'auteur à suivre un modèle unique, celui du portrait de cavaleurs étonnamment malheureux. Le style, correct, avec certains élans romantiques dans les descriptions, ne cherche certes pas l'innovation, mais fait la preuve qu'il n'est jamais trop tard pour devenir écrivain.

Bande dessinée : prix Joe-Shuster

INFO capsule

On a beaucoup parlé du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême où Michel Rabagliati a remporté le Prix du public lors du 37e festival en 2010, mais il y aussi un événement canadien qui a beaucoup d'importance. Il s'agit du Joe Shuster Award, créé en 2004 pour souligner le travail de Joe Shuster, né à Toronto et créateur du légendaire Superman avec le soutien du scénariste Jerry Siegel. Les Québécois étaient assez bien représentés parmi les finalistes. Étaient en nomination Marc Delafontaine, Fred Jourdain, Janick Paquette, François Lapierre, Michel Rabagliati, Maryse Dubuc et Tristan Roulot.

François Lapierre a reçu le Prix du meilleur dessinateur de couverture de l'année pour son album intitulé *Chroniques sauvages*, publié chez Glénat Québec, alors que Paul Roux a raflé le prix Dragon pour la meilleure bande dessinée jeunesse (*Ariane et Nicolas,* tome 6, Les 400 coups éditeur). L'annonce des gagnants a été faite le 15 septembre 2012 à l'occasion de l'événement le Comiccon de Montréal (Montréal Comiccon) qui s'est tenu au Palais des congrès de Montréal.